



**(à) partir de Marseille**  
**65** projets d'art contemporain

**starting with (from) Marseilles**  
**65** projects of contemporary art

# JE ME MOUCHE ET

Je me lève, légère céphalée du matin, chronique ordinaire du fumeur, nez plein, je me mouche d'une main dans un kleenex jetable, de l'autre je tiens ma queue qui pisse ; écumes et glaires aux confins du corps. Tout communique, des tuyaux de nos organes jusqu'aux canalisations des égouts urbains de la civilisation. Quelque chose de moi s'écoule, au-delà de ma vue, jusqu'aux usines industrielles de traitement chimique ou biologique. Silencieux, songeur, j'en imagine le périple. Dans la foulée je me demande aussi, si dans la pisse, la morve, la merde, il en va comme pour le sperme, les ovules et le sang ; si dans ces déchets, dans ces extraits de corps, des traces invisibles à l'œil nu de mon identité génétique sont transportées jusqu'aux grands bassins de décantation de la périphérie des villes pour être dévorées par une armée de bactéries gloutonnes avant que digérées, transformées et enfin blanchies par elles, elles se mêlent à nouveau aux particules les plus élémentaires de la vie aquatique des océans. Doux rêve matinal. Je tire la chasse, bruit de vague à un coup, envahissement, aspiration, retrait, Hawaï en dose javellisée, l'eau de la cuvette des waters reprend son bleu d'abysses. C'est là que tout va, c'est là que tout se jette. Je te salue vieil océan ! Je me lave, me rase, menton, oreilles,

joues, front, mains, outils, homo-sapiens sapiens. Kaléidoscope, pipi caca, so so, hiboux, genoux, cailloux. Tour de mes lèvres pas à la bonne place, sans plus de détails. Mes yeux. L'un est clos, l'autre ouvert. L'œil ouvert est une boule bleue au noyau sombre, irisée de rayons gris. Je le vois traverser comme une météorite l'écran noir de ma psyché avant de s'éténuer dans le gaz du monde des faits ; frottement, fusion, pénétration, cratère, guerre des mondes. L'un est ouvert, l'autre fermé.



Radio interne ; écran noir, carré, rond, rectangle, pointu, variabilité des rythmes, sur deux pattes ; toujours je...

je... je bredouille ; homo-sapiens sapiens... Mon singe se lessive, quelque chose se retourne en moi, vision bariolée, bref vertige, je ne puis l'expliquer.

Radio externe ; la voix publique du monde des faits ; entregents militaires, boîte noire, expertises diverses, CAC 40, le temps qu'il fait. La voix de l'empire grelotte à mes oreilles sa litanie fraîche de faits du jours. ON massacre, ON corrompt, ON brise, ON empoisonne ses propres eaux, ON noie de-ci de-là, en vrai expert le bébé dans son lait ! Le monde est ce gros paquet quotidien dépecé par les scalpels d'experts à l'œil vitreux de poissons morts ; vivre mourir, sous le feu nourri des experts en bons stratèges au service de toutes les stratégies ; un économiste, un politologue, un sexologue, un commissaire d'exposition... même combat. Tout cela n'a aucun sens. A moins que, "la saloperie soit vraiment le meilleur bagage que puisse avoir un homme" comme l'écrivait Pavese.

Aussi, aujourd'hui, je ne commenterai aucun de ces faits et gestes qui s'atomisent en chaîne dans le dehors en une succession de chocs à la présence éternelle, car ils sont tous froids et gluants comme à l'accoutumée. Leurs prières déjà bien abstraites ne me transformeront pas ce coup-ci en une somme glacée toute aussi abstraite. Je

		LEVEL 1 / FICTION										LEVEL 4 / EXHIBITION																	
		JE ME MOUCHE ET JE ME DÉSHABILLE / GUY GIRAUD										MOI JE																	
BRUXELLES	SERIAL OBJECTS	34	35	36	37	38	39	40	41	42	43	44	45	46	47	48	49	50	51	52	53	54	55	56	57	58	59	60	65

# T JE ME DÉSHABILLE

n'apporterai pas mon eau à leurs moulins pour médiatiser le gros paquet des poissons moribonds.

Devant ma fenêtre, un café à la main, je me contente de siroter ma commune présence. Ce matin, rien d'utile. Vous pensez certainement, je suis lâche, que je manque fiévreusement de personnalité, d'engagement, d'ambition ou je ne sais quoi d'autre ? Mais non, mais non, vous vous égarez ; plus rien ne pèse entre mon propre corps et le dehors. Ma présence d'esprit se situe au point exact où je me trouve. Telle est mon actuelle situation. Je me déshabille dans cet interstice, lentement, très lentement, voilà tout, et cela fait bientôt plus de dix ans que je m'effeuille ainsi, avec lenteur, sans en faire un métier, sans en faire un drame. Je jette mon moi aux chiens, je renonce à toute ses distinctions. Je veux traverser cette belle journée d'automne nu et sans rôle et dans la lenteur. Mon anonymat est solaire, quelconque, sans fard, sans but appréciable et je m'y chauffe.

-J'abdique,

-Je déserte,

-Je me démobilitése, me direz-vous sur un air de reproche.

Oui, cela est tout à fait vrai. Je me déleste de tout l'arsenal critique, le mien, le vôtre, le leur...et celui, fameux, très noble, de la contre-critique qui nous va à tous si bien, comme une parfaite main de fer dans

un gant de velours, aussi, je m'en déleste;

-Celui du citoyen soumis qui élève une armée de flics dans sa tête.

-Celui de l'artiste rebelle qui mesure les qualités du monde à l'aune de sa propre reconnaissance.

-Celui du - Dis-moi combien tu pèses et je te dirais qui tu es.

Les nouveaux oracles de ce type sont légion.

La fausse conscience généralisée si elle devait être cotée en bourse ferait assurément sauter la banque.



Je fuis ces champs de batailles qui servent de creuset au portrait chinois que l'on se fait de mon existence sociale.

Celle-ci n'a d'ailleurs jamais existé ou si peu, alors, à quoi bon tirer un plan sur la comète. Cela fait des plombs que le social dans lequel ON me noie, ON se noie un peu plus tous les jours, n'a pour moi plus aucune forme d'existence, et je ne tiens plus à en entretenir l'impériale fiction, par une logorrhée de jérémiades, pétrissant sur mesure autant de victimes et de martyrs qu'elle en requiert pour s'alimenter en jus. Les journaux au sang d'encre sont eux, très performants pour lever de telles armées, je n'ai pas à lutter sur ce terrain où seule une bête vorace rôde désormais en maître. Ma vie n'a aucune preuve à vous fournir, elle est injustifiable, car elle n'est pas à vendre.

Je ne simule rien. J'aime pour vivre telle est ma principale activité. Cette activité, j'entends fort bien qu'elle vous soit indiscernable, frangeuse, impensable puisqu'elle invente un monde qui n'existe pas encore. Ce monde, pour moi, n'est pas une lointaine chimère, il est juste ce geste banal et désœuvré qui me déshabille dans l'immédiat.

Je désire que là, au moment où vous lisez ces lignes et qui que vous soyez, nous puissions, vous et moi, être envahis par un commun désir. Celui de porter un coup dur et fatal aux nombreuses lignes de front du désert qui nous tenaille.

LEVEL 1 / FICTION		LEVEL 4 / EXHIBITION	
JE ME MOUCHE ET JE ME DÉSHABILLE / GUY GIRAUD		MOI JE	
BRUXELLES	SERIAL OBJECTS	34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 65	

*Moi je*, objet multiple distribué  
gratuitement, mouchoir  
sérigraphié et plié,  
fermé 9,2 x 10 cm,  
ouvert 27 x 29 cm, 2000



### **I BLOW MY NOSE AND I GET UNDRESSED**

I get up, with a slight morning headache (not unusual for a smoker) and a stuffed nose. I use a Kleenex and blow my nose with one hand while holding my cock to take a piss; froth and phlegm at the fringes of the body. Everything communicates, from the pipes of our organs to the sewage pipes of civilization. Something is oozing out of me, beyond my sight, all the way to industrial factories of chemical or biological reprocessing. Silent and pensive, I imagine the journey. While I'm at it, I also ask myself, if in piss, snot and shit, it's the same as for sperm, ovum and blood. If in this waste, in these body extracts, the traces of my genetic identity – invisible to the naked eye – are transported to the stilling basins in city outskirts, to be devoured by an army of gluttonous bacteria, before being digested, transformed and finally cleansed. Those traces mix anew with the most elementary particles of the aquatic life of the oceans. Sweet morning dream. I flush the toilet. Like the noise of a breaking wave: invasion, suction, retreat; Hawaii in a chlorinated dosage, the water of the toilet bowl recovers its abyssal blue colour. That is where it all goes, that is where it's all thrown. Hail, old ocean!

I wash up and shave. Chin, ears, cheeks, forehead, hands, tools, Homo sapiens sapiens. Kaleidoscope, pooh and wee, "so, so", hiboux, genoux, cailloux<sup>1</sup>. The contour of my lips is not in the right place, no need to go into detail. My eyes: one is shut, the other is open. The open eye is a blue

ball with a dark core, iridescent with grey rays. I see the black screen of my psyche cut right across like a meteorite, before tiring out in the gas of world events; rubbing, fusion, penetration, crater, war of the worlds.

One (eye) is open, the other is closed.

My internal radio: a black screen, square, round, rectangular, pointed, variability of rhythms, on two legs; always I... I... I stammer; Homo sapiens sapiens...

My monkey washes up. Something twists inside of me, a vision streaked with bright colours, slight dizziness. I can't explain the feeling.

The external radio: the public voice of world events; military savoir-faire, the black box, various expert evaluations, the CAC 40<sup>2</sup>, the weather. The voice of the empire shivers at my ears its fresh litany of the day's events. WE massacre, WE corrupt, WE smash, WE poison our own water, WE drown this and that, we drown the baby in its own milk, like real experts! The world is this large daily bundle of news, dismembered by the experts' scalpels, those with the glazed eyes of dead fish; live and let die, under the running fire of the experts as good strategists at the service of all the strategies. An economist, a political analyst, a sexologist, a curator... it's all the same shit. None of this makes any sense. Unless, « Filth as the art of man, is indeed the best baggage he can have », as written by Pavese.

Also, today, I will not comment on any of these doings that break up one after another in a succession of eternal shocks, for they are all cold and slimy, as usual. Their prayers,

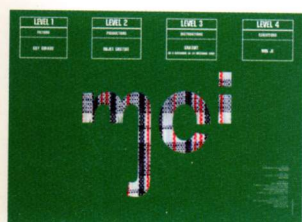
**GUY GIRAUD**

MOI JE

2002 | BRUXELLES | SECTEUR SERIAL OBJECTS

**moi**

**je**



Ci-dessus, de gauche à droite :  
Poster documentant l'objet  
multiple et l'exposition, 2002

Photographie noir/blanc,  
documentation Guy Giraud



already well abstract, will not transform me, this time, into a stiff entity that is just as abstract. I will not take part in mediatizing the large pack of moribund fish.

In front of my window, with a coffee, I make do with sipping my ordinary presence. This morning, nothing to say. You most probably think that I am lax, that I feverishly lack in personality, commitment, ambition or who knows what else? But no, oh no, you are straying: nothing else weighs between my body and the outside. My presence of mind is situated at the exact point where I find myself. Such is my current situation. I undress in this interstice, slowly, very slowly; that's all. It has almost been more than ten years that I think out in this manner, slowly, without making a big deal of it, without making a fuss about it. I throw my ego to the dogs, I relinquish all of its distinctions. I want to go through this beautiful autumn day naked and without a role, and slowly. My anonymity is solar, indifferent, simple, without a noticeable objective. And that warms me.

- I abdicate
- I desert
- I become apathetic. You would say with an air of reproach. Yes, that is quite true. I rid myself of all the critical arsenal, mine, yours, theirs... and the famous, very noble one of the counter-critique that suits us all so well, like a perfect iron hand in a velvet glove, of it too, I relieve myself;
- that of the submissive citizen who breeds an army of cops in his head,
- that of the rebel artist who measures the qualities of the

world according to his own recognition,  
- that of « Tell me how much you're worth and I will tell you who you are ».

The new oracles of this type are legion.  
If it had to be quoted on the stock exchange, the widespread forged conscience would most certainly break the bank.

I flee from these battle fields that serve as a melting pot to the portrait chinois<sup>3</sup> that is drawn of my social existence. That has, moreover, never existed, or hardly. So what's the point of building castles in the air. It has been forever that the social in which I am drowned, WE are drowned, a bit more everyday, no longer has any form of existence. I no longer care about maintaining its impressive fiction by a logorrhoea of whining, petrifying as many victims and martyrs as it needs to keep going. The newspapers in blood ink are very effective at levying such armies. It is not my job to fight on this ground, where alone, a voracious folly roams in command, from now on. I do not have to give any explanations for my life, it is unjustifiable, because it is not for sale.

I am not feigning. I love (in order) to live, such is my main activity. This activity, I understand very well, is indiscernible for you, on the threshold and unthinkable since it invents a world that does not yet exist. For me, this world is not a distant chimera. It is just a banal and idle gesture that denudes me for the time being.

I wish that, here, as you read these lines and who ever you may be, we could, you and I, be overcome by a common desire. That of striking a hard and fatal blow to the numerous front lines of the desert that torments us.

Guy Giraud

<sup>1</sup> part of a phrase that children learn in grammar school in order to learn the spelling of words that end in 'oux'

<sup>2</sup> French stock exchange index

<sup>3</sup> a game that defines someone or something through a metaphor, by asking questions such as, «If you were an animal, what would you be?» or «If you were a film star, who would you be?»



De: guygiraud <guy.giraud@tiscali.be>

Date: Fri, 9 Jun 2006 11:08:15 +0200

À: bureau des competences <bureau.c.d@wanadoo.fr>

Objet: RE: DES NOUVELLES

Chers Yannick et Sylvie,

Pour mémoire :

Je vous envoie donc un CV-biographie, je ne sais pas si c'est exactement ce que vous demandez. J'avoue que les CV avec mes états de services m'ennuient. On naît, on vit, on meurt, c'est tout. Entre temps, on mange, on baise, on chie, on travaille, on dort. C'est déjà beaucoup.

Si vous avez des questions au sujet des mouchoirs, n'hésitez pas à me le faire savoir. Je me souviens que le mouchoir entraînait un geste, celui de mettre son ego dans sa poche (c'est très prétentieux, est-ce que j'y parviens ?) et qu'une fois celui-ci plié d'une certaine façon, une autre langue nous apparaissait.

J'ai une amie qui s'en sert depuis plusieurs années réellement comme d'un mouchoir. Elle m'a dit que celui-ci commençait à s'user, je lui en offrirai un tout neuf dans les prochains jours.

En ce moment, je fais surtout des photos de mon environnement quotidien : des objets, de la vaisselle dans un évier, des reliefs de repas, des reflets dans un téléviseur, un crâne sur le rebord de la cheminée, des vues de ma fenêtre, bref, la vie comme une incessante suite de dîners. Les jours passent comme un compte à rebours : la vie et sa dose létale journalière, le monde immobile et muet des objets, le spectacle du dehors vu de derrière les vitres, les passages variés de la forme à l'informe et de l'être au non-être.

Dans son style banal, la vie s'étend « dans la succession des jours et des nuits, des travaux et des jours, remplie d'occupations et de distractions » (Levinas). Par cela tout le monde passe, sans exception.

Il y a aussi des petites choses faites en peaux d'orange, elles moisissent en silence dans des boîtes à chaussures ;

les peaux. Des photogrammes de sexe féminin, car cette tête qui s'agite à la vie à la mort dans cet espace, il a bien fallu qu'elle passe « par le plus petit orifice possible », comme le notait Antonin Artaud.

N'ayant pas envie pour l'instant de tirer sur du papier photographique mes natures mortes pour les coller au mur comme des tableaux, je pense rendre visibles ces travaux par le biais d'une petite édition. Cela me semble actuellement la meilleure solution pour les extirper de leurs limbes virtuelles. Ensuite on verra quelle forme cette édition peut prendre.

J'ai réalisé il y a quelques semaines, avec l'aide d'un ami, pour la première fois, une vidéo. Reste à la monter. Dans un passage, je raconte l'histoire du petit Joseph (Beuys) comme un conte pour enfant à un lapin écorché. Ensuite j'ai cuisiné le lapin à la printanière, c'était de saison, puis le lapin a été mangé. Toute culture s'ingère, s'incarne, et tous nos orifices doivent être de la partie. Il est fort possible que privé de bouche et de trous du sexe et du cul, nous serions tous des anges, mais question jouissance, nous y perdriions beaucoup.

Sur ces magnifiques réflexions, à très bientôt puisque je passe à Marseille sous peu. Je vous tiens au courant. Très beau temps aujourd'hui sur Bruxelles. L'azur étant une invite, je vais faire le "ventilateur" à la terrasse d'un café, livre en main, le dernier Guyotat par exemple, et nez en l'air de temps à autre : devant passage d'une jolie fille vêtue de léger où pour laisser planer dans mon esprit un de mes textes mentaux se superposant au texte lu.

Bien à vous, mes amitiés, Guy

PS : Je me suis très souvent demandé ce que Beuys avait pu bien faire de son lièvre mort après lui avoir marmonné l'histoire de l'art, en tous cas l'histoire ne met pas d'exergue sur son devenir. Un civet macéré dans un bon Bourgogne rouge aurait été pour lui une fin des plus élégantes et une entrée dans l'histoire des plus raffinées.

Depuis plus de dix ans, le Bureau des compétences et désirs articule le tissu local de Marseille et des alentours à la scène internationale de l'art contemporain.

En questionnant les catégories de l'art et le rôle des différents acteurs, en bousculant les habitudes des artistes et du public, le Bureau a renouvelé en profondeur la relation de l'art à la société.

Le dialogue entre cette exigence de modernité et l'irrésistible magnétisme des cultures vernaculaires a donné naissance à un ensemble artistique et humain unique en son genre. Ancrés dans la mémoire vivante des communautés culturelles et des éléments naturels, les projets présentés dans cet ouvrage tracent les contours de l'appropriation singulière, par une ville, des enjeux contemporains de l'art.

Plutôt que de vouloir à toute force – et le plus souvent en vain – que Marseille rattrape le train de l'innovation, le Bureau des compétences et désirs propose de donner des représentations contemporaines aux puissantes réalités qui persistent, indélogeables, sous la *tabula rasa* de la modernité.

Devant l'écroulement de la distinction entre nature et culture, qui commence à nous faire suspecter, avec Bruno Latour, que *Nous n'avons jamais été modernes*, les embruns archaïsants de Marseille prennent une saveur et une pertinence nouvelles.

Le BCD est un centre de production d'art contemporain fondé en 1994 à Marseille. Il s'est agrandi en 2006 avec la création de *galerieofmarseille*.

For over ten years, the Office for abilities and desires has linked the standards of the international art world to the urban structure of Marseilles and its surroundings. By questioning the categories of art and the role of its various actors, by disrupting the habits of artists and the public, the Office has renewed the very core of art's relationship to society.

The dialogue between this demand for modernity and the irresistible magnetism of vernacular cultures inspired a unique mix of artistic and social action. Anchored in the living memory of cultural communities and natural surroundings, the projects presented in this book follow the outline of a city's unique appropriation of contemporary art's challenges.

Rather than wishing above all – and often in vain – Marseilles to jump headlong into the race for innovation, the Office for abilities and desires offers contemporary representations to the powerful realities that persist, stubbornly, beneath the clean slate of modernity. Now that the distinction between nature and culture is being blurred, which in turn is leading us to suspect, like Bruno Latour, that *We have never been modern*, Marseilles' archaic touch takes on a new flavor and heightened value.

The Office for abilities and desires is a center for the production of contemporary art, founded in Marseilles in 1994. It was enlarged in 2006 with the creation of *galerieofmarseille*.

Ouvrage collectif coordonné par Baptiste Lanaspeze.

Baptiste Lanaspeze a été directeur de collection aux éditions Autrement. Auteur d'un essai sur la scène culturelle et sociale marseillaise, *Marseille, énergies et frustrations* (2006), il a fondé en 2008 les éditions Wildproject, un projet éditorial multimedia consacré à la philosophie de l'écologie.

**Auteurs :** Sylvie Amar, Alessandra Bellavita, Florence Bonniel, Claire Calogirou et Marc Touché, Caroline Croq, Chris Dercon, Thierry Dourousseau, Thierry Fabre, François-Xavier Frantz, Katia de Queiros Mattoso, Baptiste Lanaspeze, Marie Leduc, Véronique Nahoum-Grappe, Pierre-Olivier Rollin, Éric Roux, Angélique Schaller, Claire Szulc, Émile Témime, Philippe Vergne, Camille Videcoq, Julien Zerbone

Collective work coordinated by Baptiste Lanaspeze.

Baptiste Lanaspeze, was the former series director at the Autrement publishing house. He is the author of *Marseille, énergies et frustrations* (2006), an essay about Marseilles' social and cultural scenes. In 2008, he founded Wildproject, a multimedia publishing project devoted to environmental non-fiction.

